

— Absolument.  
 — Mais le monde ?  
 — Peu m'importe !  
 — On soupçonnera....  
 — Je dirai tout.  
 — Ingénue, vous me perdriez ?  
 — Si vous m'approchez, oui.  
 — Enfin, dietez.  
 — Séparation !  
 — Mais votre père ?  
 — Je fais de mon père ce que je veux : je dirai à mon père que vous m'avez inspiré une horreur invincible, et je ne mentirai point, car c'est vrai.  
 — Et moi je lui dirai que vous avez un amant !  
 — Vous pourrez bien ne pas vous tromper.  
 — Je suis votre mari, et je tuera votre amant !  
 — Je m'arrangerai de façon à ce que ce soit lui qui vous tue.  
 Auger frissonna et recula devant cet œil étincelant du feu de la colère et de la vertu.  
 — Elle le ferait, pensa-t-il.  
 — Ainsi vous m'avez menacé de tuer ou de faire tuer monsieur Christian ?  
 — Il est votre amant, donc ?  
 — Cela ne vous regarde pas. Avez-vous menacé, oui ou non ? Ayez donc une fois du cœur en votre vie !  
 — Je ne menace pas, je demande grâce !  
 — Relevez-vous ; vous ne valez pas la peine que je prendrais à m'irriter.  
 — Que ferai-je ici ?  
 — Ce que vous voudrez.  
 — Pour vivre ?  
 — Vous mangerez à table, comme nous.  
 — Pour habiter ?  
 — Il y a une chambre en haut, parmi les mansardes des domestiques ; vous la prendrez.  
 — Mais c'est impossible !  
 — Si vous n'en voulez pas, allez loger ailleurs.  
 — Je logerai ici, comme c'est mon droit.  
 — Essayez ! je frappe au mur, et j'appelle mon père.  
 Auger grinça des dents.  
 Mais Ingénue, sans s'inquiéter,  
 — Vous êtes bien séparé de moi à jamais, dit-elle. N'essayez pas de la surprise, n'essayez pas de la violence, n'essayez pas de quelqu'un de vos abominables moyens ; car, à tout rêve, il

y a un réveil, et, réveillée, je vous tuerais comme un chien !

— Quelle Ingénue vous faites ! dit Auger avec son affreux sourire d'homme naturel.

— Oui, n'est-ce pas ?... Ingénue est vraie ! vous en aurez la preuve.

— Ainsi, vous me chassez ?

— Pas du tout : vous avez tous les droits extérieurs ; habiter ici, sous mon toit, c'en est un.

— Je refuse.

— Comme vous voudrez.

— Plus tard, j'aurai réfléchi....

— Moi aussi, mais je n'aurai pas changé.

— Adieu, madame.

— Adieu, monsieur.

Voilà comment Auger sortait de la maison lorsque Christian le vit du coin où il était caché.

Voilà où en étaient les choses quand Christian se dirigea vers le jardin du Roi, où rendez-vous lui avait été donné par Ingénue.

## LII.

## LE JARDIN DU ROI.

Le jardin du Roi, qui, à l'époque de la révolution, je crois, a pris le nom de jardin des Plantes, était beaucoup moins fréquenté alors qu'il qu'il ne l'est de nos jours.

D'abord, Paris avait un tiers moins d'habitans, ce qui serait déjà une raison pour qu'il y eût un tiers de promeneurs de moins.

Ensuite les animaux étaient moins nombreux et, par conséquent, n'attiraient pas l'attention comme aujourd'hui.

Peut-être y avait-il, comme aujourd'hui, un ours nommé Martin, montant à un arbre et mangeant des gâteaux et des invalides ; il y a eu de tout temps des ours nommés Martin.

Mais il n'y avait pas cette magnifique collection d'hyènes et de chacals que nous devons à notre conquête d'Afrique, et qui menace de remplacer, par ses curieuses variétés, non-seulement toutes les variétés des autres espèces, mais encore toutes les autres espèces elles-mêmes.

Il n'y avait pas non plus cette poétique, languoureuse et mélancolique girafe, dont la mort, quoiqu'elle ait deux ans de date, est encore un malheur récent pour ses admirateurs habituels.

Non-seulement elle n'y était pas, mais encore

les savans, ces grands négateurs de toute choses, qui ont été jusqu'à nier Dieu, niaient la girafe, et rangeaient le caméléopard au nombre des animaux fabuleux d'Hérodote ou de Pline, tels que le griffon, la licorne et le basilic.

Il y avait donc moins de curieux, de visiteurs et de promeneurs au jardin du Roi de cette époque qu'il n'y en a au jardin des Plantes de nos jours.

Depuis le matin de cette bienheureuse journée qui devait réunir les deux amans, il tombait une de ses petites pluies, douces et fines qui suffisent à empêcher les flâneurs d'obstruer les allées des jardins publics, mais qui sont heureusement insuffisantes à empêcher les amoureux de causer, les chasseurs de marcher et les pêcheurs de jeter leurs lignes.

Temps charmant au printemps, en ce qu'à cette époque du réveil de la nature, il envoie à tous les sens des émanations et des souvenirs ; temps qui rend le parfum aux feuillages et qui relève les gazons verts sous les pieds légers des passans.

Temps triste et maussade en automne, en ce qu'il ne rappelle en rien la blonde déesse des moissons et l'ardeur du soleil de juillet, mais qu'il annonce, au contraire, les futures tristesses de l'hiver ; temps triste et maussade, en ce qu'il arrache de leurs branches les dernières feuilles jaunes, et détrempe la terre, dans laquelle s'enfonce la grasse et lourde empreinte du pied des passans.

Ingénue sortit à l'heure dite, prit son fiacre à l'heure dite ; mais, si ponctuelle qu'elle fût, Christian avait, lui, été plus que ponctuel. Il était sorti à onze heures, n'ayant point la force de rester étouffant dans sa chambre jusqu'à ce que sa pendule eût la complaisance de lui sonner l'heure à laquelle il devait partir ; et, quoique son fiacre, selon l'habitude de ces estimables véhicules, eût mis plus d'une heure à aller du faubourg Saint Honoré au jardin du Roi, il n'en était pas moins arrivé à midi douze minutes, ce qui lui constituait une heure quarante-huit minutes d'attente, jusqu'au moment où devait paraître Ingénue, et cela, en supposant qu'Ingénue parût à deux heures précises, ce qui était à peu près impossible, puisqu'à deux heures précises seulement, elle devait sortir de la maison de M. Réveillon.

Arrivé au terme de son voyage, et bien convaincu qu'il en avait pour deux heures à attendre, Christian avait gagné les quinconces soli-

taires, sous l'ombre desquels cette petite pluie fine, presque imperceptible, ne pouvait se faire passage. Elle tombait donc sur les feuilles, plus touffues sur les marronniers que sur les autres arbres, parce que ces arbres, pressés les uns contre les autres, se prêtaient un mutuel appui, concentrant par en bas tous leurs aromes, et ne laissaient échapper aucune molécule humide.

Et c'est tout au plus si une goutte d'eau grossie par cent autres se faisait assez lourde pour glisser de la voûte opaque, et tomber sur le sable où elle faisait son trou, image du temps qui creuse les âges.

Christian regardait de loin, à travers les grilles, tout fiacre qui s'arrêtait devant ces marchands de gâteaux, de fruits et de sirop, devenu très nombreux depuis qu'ils avaient acheté des concessions au suisse de Sa Majesté, seul propriétaire du droit de vendre des rafraîchissements à l'intérieur.

Enfin, le fiacre désiré apparut ; il était vert comme une pomme de Normandie, d'un vert à faire frémir un coloriste, d'un de ces verts qu'on apercevrait d'une lieue parmi les arbres du mois de juin, qui cependant ont la prétention de passer pour de la verdure.

Ingénue descendit de ce fiacre, pareille à la rose déesse qui ouvre les portes de l'Orient. Elle avait une robe fraîchement tirée de son trousseau. Cette robe était de taffetas noir tout plein de ruches et de frisures de soie ; elle était coiffée d'un petit chapeau gris perlé avec des rubans noirs et aarore ; elle avait des souliers à hauts talons, et avec tout cela une de ces tournures qui font retourner jeunes gens et vieillards, jeunes gens par espérance, vieillards par souvenir.

Et quand elle prit sa course pour gagner le quinconce, où elle avait déjà aperçu Christian, bien qu'elle tint, ou plutôt qu'elle eût l'air de tenir les yeux baissés, elle ressemblait à ces belles divinités bocagères que la mythologie n'a jamais aussi gracieusement habillées de leur déshabillé que Boucher Vanloo et Watteau de leurs habits bouffans et chiffonnés.

Christian, la voyant accourir au-devant de lui, courut au-devant d'elle.

Tous deux se rencontrèrent et se prirent par la main ; personne n'était là pour leur contester ce droit : il pleuvait assez, avons-nous dit, pour écarter les oisifs.

Mais à peine se furent-ils donné la main, que Christian s'aperçut du changement qui s'était

fait dans les traits d'Ingénue, et Ingénue de celui qui s'était fait dans les traits de Christian.

Christian, pâle de son émotion, pâle encore de sa blessure ; Ingénue, pâle et crispée par cette nécessité de se faire femme et maîtresse de ménage, sans avoir cessé d'être jeune fille.

Aussi, après s'être regardés vivement, tendrement, détournèrent-ils à l'instant même leur regard l'un de l'autre.

Leur histoire les effrayait autant que leur visage.

Christian, qui était arrivé avec toutes les folateries de monsieur le comte d'Artois dans la tête, fut tout surpris de ne voir en cette jeune femme qu'un sujet à lugubre réflexion.

Et elle, malgré sa toilette gaie, son air de femme et l'audace de ce rendez-vous en plein air, elle s'arrêta tout à coup, indécise, muette, tremblante, et sans savoir par où commencer.

Christian lui prit la main, avons-nous dit, et l'emmena au plus noir de l'ombre.

Là, il crut qu'elle serait moins craintive, parce que nul ne la pouvait voir.

Tous deux s'assirent sur un banc, ou plutôt Ingénue se laissa tomber sur ce banc, et Christian s'assit près d'elle.

Comme dans la *Françoise de Rimini* du Dante, où c'est la femme qui raconte, et où c'est l'homme qui pleure, Christian, n'osant point entamer la conversation, laissa Ingénue prendre la parole la première.

— Vous voilà ! monsieur Christian, dit-elle d'un ton qui participait à la fois du reproche et du bonjour.

— Ah ! que ne m'avez-vous appelé plus tôt, madame ! dit Christian.

— Et quand cela ?

— Avant-hier, par exemple.

— Avant-hier, répondit Ingénue, c'était comme il y a une semaine, comme il y a un mois ; hélas ! monsieur Christian m'avait oublié, abandonnée !

Ce fut au jeune homme à jeter sur Ingénue un regard de reproche.

— Ah ! dit-il, vous l'avez pu croire ?

— Mais, reprit la jeune fille les larmes aux yeux, je l'ai bien vu, ce me semble !

— Mais ne savez-vous donc point ce qui m'éloignait de vous ?

— Votre volonté, probablement, ou pis que cela, votre caprice.

— Mon Dieu ! suis-je assez malheureux ! s'écria le page.

Puis se retournant vers Ingénue.

— Voyez ma pâleur dit-il. Ne vous êtes-vous donc pas aperçue que je boite encore, et que, sans cette canne, à peine si je pourrais marcher ?

— O mon Dieu ! dit Ingénue, que vous est-il donc arrivé ?

— Il m'est arrivé que j'ai reçu une balle dans cuisse, et que j'ai failli en mourir. Un pied plus haut, j'étais bien heureux, car je l'eusse reçue dans la poitrine, et j'étais mort.

— Quoi ! s'écria-t-elle, ce jeune page blessé dont ont parlé les gazettes ? . . .

— C'était moi, mademoiselle.

— Oh ! . . . et mon père qui me l'a caché ! qui non seulement me l'a caché, mais encore m'a soutenu le contraire !

— Il le savait bien, cependant, lui qui m'a vu tomber, dit Christian ; lui que mon dernier regard a imploré avant que j'eusse perdu connaissance ; car je l'ai vu en tombant, et j'ai failli lui dire : « Assur-ez-la que je meurs en l'aimant ! »

— Mon Dieu ! fit Ingénue.

— Car, dans ce moment, dit Christian, j'espérais bien être assez gravement blessé pour en mourir !

Et il se détourna en disant ces mots, pour cacher à Ingénue les larmes qui roulaient dans ses yeux.

— Mais, alors, dit Ingénue, une fois revenu à vous comment ne m'avez-vous pas écrit, comment n'avez-vous pas trouvé moyen de me donner de vos nouvelles ?

— D'abord, fit Christian, parce que je n'osais, après ce qui s'était passé entre votre père et moi, confier à personne notre secret ; parce que, de huit jours, je n'ai pu parler ; parce que, d'un mois, je n'ai pu écrire ; mais, aussitôt que je l'ai pu, je l'ai fait.

— Je n'ai pas reçu de lettre, dit Ingénue avec un soupir et en secouant la tête.

— Je le conçois, dit Christian, car les deux lettres que je vous ai écrites, les voici.

Et, tirant les deux lettres de sa veste de soie, il les présenta à Ingénue.

Ingénue interrogea Christian du regard.

— Je n'ai point osé les mettre à la poste, je n'ai point osé les donner à un commissionnaire, je n'ai point osé les confier à un ami. Je craignais qu'elles ne tombassent entre les mains de votre père ou ne vous compromissent en face d'un étranger. Vous voyez bien que si je suis coupable, je l'ai été de trop de respect pour vous.

Et Christian continuait de tendre à Ingénue ces deux lettres, qu'elle n'osait prendre.

— Lisez, dit Christian, et vous verrez si je suis coupable.

Mais Ingénue comprit que, si elle lisait, le jeune homme ne manquerait point de lire, lui, de son côté, sur son visage les différentes impressions qu'elle allait éprouver, et elle ne se sentait pas assez sûre d'elle pour subir cette épreuve.

Elle repoussa doucement de la main la main de Christian.

— C'est inutile, dit-elle.

— Non pas, dit Christian : vous avez douté de moi, vous en pouvez douter encore. Si ce malheur m'arrivait jamais, ouvrez ces lettres et lisez-les, vous serez convaincue.

Ingénue avait grande envie de lire ces lettres ; seulement, il lui fallait une raison de les prendre : cette raison lui étant donnée, elle en profita.

En conséquence, la jeune femme les prit de la main de Christian et les plaça dans son corset avec un soupir.

— Ah ! je m'en doutais bien ! dit Ingénue.

— Comment cela ? demanda Christian joyeux.

— Je m'en doutais si bien, qu'ayant entendu dire à monsieur Santerre que ce page blessé avait été transporté aux écuries d'Artois, j'ai voulu moi-même aller demander de ses nouvelles.

Et alors, à son tour, sur les instances de Christian, la jeune femme raconta comment elle était sortie un soir, à quatre heures, de la maison de la rue des Bernardins ; comment elle avait cru être suivie par un homme au visage hideux ; comment elle s'était perdue en le fuyant, et comment elle avait été secourue par une fière jeune fille nommée Charlotte Corday.

— Ah ! murmura Christian avec un soupir, c'était écrit là-haut !

— Mais tout cela, reprit alors Ingénue, ne me dit pas pourquoi je ne vous ai revu que le matin de cette terrible nuit.

— Oh ! dit Christian, c'est bien simple : je n'ai pu sortir que le jour même de votre mariage. J'ignorais tous ces événements qui se pressaient autour de vous, tandis que j'étais étendu sur mon lit de douleurs. J'ai été droit à la rue des Bernardins : vous n'y étiez plus. Je me suis informé : on m'a dit que vous demeuriez au faubourg Saint-Antoine. Renseigné sur la maison, je suis arrivé en face de la porte. Il était onze heures du soir ; les fenêtres étaient éclairées.

J'ai demandé à quel propos ce bruit d'instruments et cet air de fête ; c'est alors que j'ai appris votre mariage. Ah ! Ingénue ! la foudre sur ma tête, un abîme à mes pieds, m'eussent moins épouvanté . . . J'attendis : je vis sortir Auger, je le vis causer avec un inconnu, je vis entrer cet inconnu, je le vis sortir, je me jetai devant lui, je voulus le tuer, je lui arrachai son manteau, je le reconnus : c'était le comte d'Artois !

— Prince indigne ! murmura Ingénue.

— Oh ! non, non, Ingénue, n'en croyez rien.

— Ah ! vous le défendez !

— Oui, Ingénue, car c'est lui qui m'a appris cette bienheureuse nouvelle qui fait qu'à cette heure je ne suis pas mort ou insensé : c'est-à-dire qu'aujourd'hui vous êtes aussi libre qu'hier, qu'il y a un mois. Oh ! bon et cher prince, je le bénis pour cela autant que je l'ai maudit ; oui, je le bénis, car il m'a dit que vous étiez toujours ma fiancée, et non la femme de cet homme, le seul que vous deviez haïr, de cet Auger !

Ingénue rougit et devint si belle, que Christian faillit se prosterner devant elle.

— Ah ! s'écria-t-il, Ingénue, Ingénue ! Comment se fait-il que vous m'avez méconnu, que vous m'avez cru capable de vous oublier, moi qui n'ai, pendant mes longues nuits de souffrances, pensé qu'à vous ; moi qui ai mêlé votre nom à chacun des cris que m'arrachait la douleur ! . . . A qui pensiez-vous pendant ce temps, vous ? Vous pensiez à votre mari futur, n'est-ce pas ? Mais pourquoi vous ferai-je des reproches ? Oh ! j'en suis sûr, vous vous blâmez vous-même plus que je ne saurais le faire.

— Mais que pouvais je faire, moi ? s'écria Ingénue. Mon père ordonnait, et la colère conseillait.

— La colère ? la colère contre moi, mon Dieu !

— Contre vous, blessé, presque mort ! Oh ! funeste orgueil des jeunes filles ! . . . Aujourd'hui, vous êtes revenu . . .

— Vous le voyez, Ingénue.

— Oui, mais aujourd'hui vous m'aimez moins.

— Pouvez-vous dire cela, Ingénue ? Toujours autant, plus que jamais !

— Vous m'aimez, vous m'aimez ! s'écria Ingénue, et je ne suis plus libre !

Christian la regarda tendrement, appuya le bras de la jeune fille contre son cœur, et, avec une effusion d'amour qui entraîna l'âme d'Ingénue,

— Vous n'êtes plus libre ? dit-il.  
 — Mais non.  
 — Et qui donc vous enchaîne ?  
 — Mon mari.  
 — Ce que vous dites là n'est point sérieux.  
 — Comment ?  
 — Vous n'aimez pas cet homme, vous ne pouvez pas l'aimer.  
 — Oh ! murmura-t-elle.  
 — Eh bien ! si vous ne l'aimez pas, si vous m'aimez...  
 — Monsieur Christian, quand je vous ai vu, l'autre jour, dans ma chambre, j'ai senti contre vous un sentiment de colère et de rage.  
 — Et pourquoi cela, mon Dieu ?  
 — Pourquoi cela ? Ne comprenez-vous point ? Je me disais : Cet homme, qui revient ici par caprice, comme il m'avait quittée, cet homme, c'est lui qui a fait le malheur de ma vie ?  
 — Moi ?  
 — Oui, le malheur de ma vie, car, sans le dépit que m'a causé votre absence, je ne fusse jamais tombée au pouvoir de ce...  
 — De votre mari, acheva Christian en appuyant sur le mot.  
 Ingénue rougit d'indignation.  
 — Eh bien, sérieusement, dit Christian, pouvez-vous, dites, vous croire enchaînée à un homme dont la colère vous empêche de prononcer le nom ?  
 — Je suis enchaînée non pas à cet homme, dit Ingénue, mais à Dieu, qui a entendu mon serment.  
 — Dieu délire au ciel tout ce qui est mal lié sur la terre, dit Christian.  
 — Non, non, dit-elle, vous vous trompez, monsieur.  
 — Ingénue, vous n'êtes point mariée à cet homme, c'est impossible !  
 — Mais à qui suis-je mariée, alors ?  
 — A celui qui vous aime.  
 — Non, non, subtilités que tout cela ! Le mal est fait ; je le subirai courageusement.  
 — Je ne saurais vous entendre parler ainsi, Ingénue ; vous ne pouvez venir me dire, à moi, que vous êtes la femme d'un homme que je tuerais si son odieux calcul n'eût pas été déjoué par le hasard, d'un homme dont le premier tribunal venu vous séparerait, si la crainte du scandale ne vous empêchait de parler ! Vrai, vous n'êtes pas mariée, Ingénue, ou bien, alors, je le suis aussi, et il n'y a plus sur la terre ni loyauté, ni justice, ni espoir à mettre en Dieu !

Et Christian avait parlé avec tant de véhémence, qu'Ingénue ne put refuser de lui donner la main pour le calmer.

— Madame, lui dit-il, si je savais que vous dussiez vous regarder comme mariée, j'ai là, à mon côté, une épée avec laquelle je délierais le lien qui vous attache ; mais, comme vous n'avez qu'à vouloir pour être libre... comme cent moyens vous sont offerts...

— Cent, dites-vous, Christian ? Citez-en un seul qui me permette de renoncer au mari sans instruire le père, de quitter le mari sans faire parler le monde, d'effacer l'action de cet homme sans supprimer cet homme, et alors je vous demanderais, je vous prierais, je vous supplierais de me donner ce moyen, et de l'appliquer si je n'en avais pas la force.

A l'autre extrémité de la société, Ingénue raisonnait exactement comme le comte d'Artois.

Christian n'eut rien à dire.

Ingénue attendit un instant que Christian lui répondit ; mais, voyant qu'il se taisait,

— Demander une rupture quelconque, c'est demander un scandale ; la demandez-vous toujours, cette rupture ?

— Non, dit le jeune homme, je ne vous demande que de l'amour.

— De l'amour ! mais vous avez tout le mien, Christian ! répliqua-t-elle avec cette terrible naïveté qui embarrassé les hommes les plus hardis ou les plus retors.

— Oui, s'écria Christian, oui, je le crois, je l'espère du moins : mais qu'est-ce que c'est que cet amour que vous m'offrez, si je ne puis en entendre, souvent, tous les jours, l'assurance de votre bouche ? Me recevrez-vous chez vous ?

— Impossible !

— Pourquoi ?

— Parce que mon père vous verrait.

— Vous avez peur de votre mari, Ingénue !

— Moi ? non.

— Vous ne voulez pas qu'il sache que je vous aime !

— Il le sait.

— Par qui l'a-t-il appris ?

— Par moi-même.

— Comment cela ?

— Je le lui ai dit.

— Mon Dieu !

— Et, s'il en doutait, je le lui dirais encore.

— Alors, je sais pourquoi vous ne me laissez point aller chez vous.

— Je vous l'ai dit.

— Non, vous avez peur que votre mari ne se cache derrière quelque porte, ne m'attende dans quelque corridor, et ne me tue.

— Vous vous trompez, je n'ai point cette peur-là.

— Vous n'avez point cette peur-là ?

— Non, j'ai pris mes précautions avec lui.

— De quelle façon ?

— En lui disant mon plan.

— Votre plan, Ingénue ? fit Christian surpris.

— Oui, au cas où il essaierait de quelque violence, sur vous...

— Eh bien ?

— Eh bien ! je le tuerais !

— Oh ! ma brave Judith !

— Et, comme il sait que je dis vrai, il a peur.

Christian garda un instant le silence, confondu autant que charmé de tant de naïveté et de tant de résolution.

## LIII.

## AUGER SE REMUE.

Ce fut donc, nous l'avons dit, au milieu de ces agitations, plus ou moins dangereuses, que monsieur Auger commença ses manœuvres.

A lui aussi, le prétexte, et même un prétexte des plus spécieux, ne manquait pas.

Employé chez monsieur Réveillon, il voyait son patron dévoré de la soif d'être électeur.

Réveillon, le fabricant de papiers peints, le type de cette partie ambitieuse de la bourgeoisie d'alors qui voulait succéder à la noblesse, mais qui ne voulait pas que le peuple lui succédât à elle-même, était loin de voir clair dans les rouages compliqués de la machine que faisait, à cette grande époque, tourner la Providence ; et nous disons la Providence, pour qu'on sache bien que nous substituons, une fois pour toutes, ce mot chrétien au mot païen de fatalité ; mais cela ne faisait rien à Réveillon, et, pour remplir son rôle dans le grand drame qui se jouait, il agitait ses bras et sa langue comme les autres, et même plus que les autres.

Il ne voyait pas qu'au-dessous de ces cinq millions d'électeurs, nombre qui paraissait fabuleux à une nation sans habitude de l'exercice de ses droits, il ne voyait pas qu'au-dessous de ces nouveaux privilégiés s'agitait bien plus énergi-

— Vol. D, No 17.

quement encore une masse plus active, une masse que l'on ne comptait pas encore, et qui, du moment où elle se compta elle-même, fit pencher la balance révolutionnaire de son côté.

Mais Réveillon, avec sa courte vue, ne se doutait pas qu'il y eût en France autre chose que le roi, la reine, les ministres, les nobles, le clergé, les magistrats, le tiers élu et le tiers électeur.

Erreur profonde, qui fut celle de tant d'autres ayant cependant la prétention d'avoir la vue plus longue qu'un marchand de papiers peints, et qui opéra ce changement des conspirations, que nous avons énumérées tout à l'heure, en révolution.

Auger s'employa donc au service de Réveillon ; mais, comme il voyait plus loin que lui, et que cette classe inférieure dont nous avons parlé n'échappait point à ses yeux perçants, Auger voulut du moins tirer bon parti des circonstances générales où se trouvait la France et des circonstances particulières où se trouvait Réveillon. Sa pensée secrète était de devenir l'associé de ce dernier, pour une part quelconque ; position qu'il ne lui semblait pas impossible d'obtenir de la reconnaissance de son patron, à force de zèle et de services rendus. Tel fut, dès lors, le but de toutes ses manœuvres. Réveillon, sans lui en faire la promesse, sans même lui en parler positivement, s'était plu à lui en laisser concevoir l'espérance. Un pareille perspective ne pouvait que stimuler le dévouement de son principal commis, au point de vue de ses prétentions politiques en même temps qu'au point de vue de ses affaires commerciales.

A partir de ce moment, si l'on eût suivi Auger dans l'emploi de ses soirées et de ses nuits, on l'eût vu s'initiant à tous les complots, à toutes les sociétés secrètes, illuminés, maçons ; un jour, écoutant Malouet et Lafayette au club du Palais-Royal ; une autre fois, écoutant Marat au club populaire de la rue de Valois, et donnant une réplique aux diatribes de Jourdan et de Fournier l'Américain. Dans l'intérêt de Réveillon, Auger, pour être à même de le mieux servir, se tenait ainsi au courant des tendances de tous les partis.

Du reste, en voyant la grandeur des événements qui se préparaient, et qui, d'un moment à l'autre, allaient éclater, Auger avait fini par prendre en pitié sa femme, et ne la tourmentait plus.

Il dédaignait surtout le bonhomme Rétif, dont